

Limites de l'Incarnation

Ce tableau de Hans Holbein dit le jeune, représentant *Le Christ mort*, a été peint en 1521. Il se trouve au *Kunstmuseum* de Bâle. Dans son roman *L'Idiot*, Dostoïevski dit que sa vision est propre à faire perdre la foi. « Ce que ce tableau, dit-il, m'a semblé exprimer, c'est cette notion d'une force obscure, insolente et stupidement éternelle, à laquelle tout est assujetti et qui vous domine malgré vous. » Cette force est évidemment la mort, qui clôt toute vie. Rien bien sûr de si banal, mais aussi rien de plus effrayant. Le réalisme extrême de la représentation pourrait donc être ici une occasion pour réfléchir à ce qu'on pourrait appeler en christianisme les limites de l'Incarnation.



« Ni la mort ni le soleil, dit La Rochefoucauld, ne se peuvent regarder en face. » Voyez aussi ce que dit l'athée Valéry, dans son *Cimetière marin* : « Qui ne connaît, et qui ne les refuse / Ce crâne vide et ce rire éternel ? » C'est un fait qu'une tête de mort, un crâne vide, à le regarder, semble rire : ricaner au fond sur toutes nos illusions. Voici donc ce que tôt ou tard nous serons, et qui dément toutes nos espérances d'autre chose. Ici certes on n'a pas le crâne, mais un corps supplicié, peint avec le plus grand réalisme, allongé comme sur la table d'une morgue. On dit qu'Holbein s'inspira de la dépouille d'un marchand noyé pour réaliser la tête du Christ. La main droite même montre le geste bénisseur traditionnel du Maître. Mais ce n'est plus que celle d'un cadavre : ironie suprême d'un geste auquel ce type d'image enlève toute signification. Peinture blasphématoire, diront certains, qui continuent à penser peut-être que l'image contient quelque chose encore de son sujet (*image* est l'anagramme de *magie*)...

L'idée chrétienne d'Incarnation de Dieu, en la personne de Jésus-Christ, nous semble aujourd'hui naturelle, et nous ne songeons pas qu'elle est tout à fait étrangère à un juif ou à un musulman, par exemple. Elle est présente déjà bien sûr dans certaines épîtres pastorales. Voyez par exemple l'épître aux Colossiens : « Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. » (2/9) Mais explicitement et littéralement elle vient du prologue de Jean : « Et le Verbe s'est fait chair. » (1/14) Et naturellement elle passe à l'identique dans le Credo de Nicée : « Et il prit chair de l'Esprit Saint à partir de la Vierge Marie ». Soit, dans sa version latine bien connue chez nous : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine*.

Mais à contempler le tableau de Holbein nous sommes bien loin ici de ce que dit le même prologue de Jean, à propos du passage sur cette terre de ce

même Verbe incarné : « Et nous avons contemplé sa gloire. » (1/14) Ici au lieu de gloire nous contemplons sa décomposition bien proche. Le Jésus de l'évangile johannique même n'est pas « mort » au sens propre du mot : littéralement il « transmet l'esprit », le laissa en dépôt ou tradition à ses disciples (*pararedôken to pneûma* : 19/30). Mais ici seul reste son corps mort (*corpse*, disent les anglais, en opposition à *body*, corps vivant). Comme si à trop insister sur l'humanité profonde de Jésus, à trop le rapprocher de nous en quelque sorte, de notre destin d'« être pour la mort », pour reprendre le mot de Heidegger, on risquait de supprimer en lui sa partie divine, nécessairement incorruptible. Tant il est peut-être dangereux d'affirmer la nécessité qu'il y eut pour lui « d'être rendu semblable en toutes choses à ses frères », selon ce que dit l'épître aux Hébreux (2/17) ! On voit donc peut-être ici les dangers d'une Incarnation sans limites...

Mais il n'est peut-être pas inutile de souligner qu'elle en a eu, dès l'origine, en monde chrétien, avant d'être hautement affirmée, et de pouvoir ainsi permettre l'existence d'une telle image. Par exemple elle tient peut-être à un simple choix de ponctuation dans le passage suivant de l'épître aux Romains, évoquant la généalogie de Jésus : « ... et les patriarches, et de qui est issu, selon la chair, le Christ, qui est au-dessus de toutes choses, Dieu béni éternellement. Amen ! » (9/5) Sans ponctuation, ou avec une virgule simple avant « Dieu béni éternellement », on peut comprendre bien sûr que le Christ est Dieu. Mais pas avec un point au même endroit, qui sépare ce qui précède de la suite du propos : « ... au-dessus de toutes choses. Que Dieu soit béni éternellement ! ». C'est évidemment bien plus conforme à l'esprit juif, pour lequel aucun homme, fût-il exceptionnel, ne peut être dit Dieu. Or les deux interprétations sont possibles, les manuscrits initiaux n'ayant aucune ponctuation, et même ne séparant point les lettres.

Pareillement pour le passage de l'annonce aux bergers, en Luc 2/11, dont la version reçue est : « C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. » Là évidemment le Christ (c'est-à-dire le Messie) est Dieu, dont « Seigneur » (*Adonai*) est le nom pour les juifs. Mais il y a pour ce passage une variante bien instructive : « le Messie *du* Seigneur », ce qui est bien plus conforme à l'esprit juif, qui ne peut admettre une quelconque incarnation divine.

Très tôt aussi on a pensé que Jésus n'eut qu'une apparence ou une forme humaine, et non une réalité. C'est la position des docètes (du grec *dokeîn*, sembler, paraître), qui fut aussi l'option de certains gnostiques. Même le fameux passage de l'épître aux Philippiens sur l'abaissement ou la *kénose* du Messie n'est pas à mon avis exempt de docétisme : « Il s'est dépouillé (*ekenôsen*) prenant la forme (*morphè*) d'esclave. En similitude (*homoiôma*) des hommes et reconnu à son aspect (*skhèma*) comme un homme... » (2/7) « Forme », « similitude », et « aspect » ne garantissent pas un statut d'humanité véritable. Jésus a paru aux yeux des hommes comme un homme, mais ne l'a peut-être pas été effectivement.

Pareillement, il y a maints épisodes évangéliques où Jésus apparaît et disparaît comme un fantôme, sans réalité, sans poids. Ainsi il échappe comme par enchantement ou par miracle à ses auditeurs de la synagogue scandalisés par ses

paroles et qui veulent lui faire un mauvais parti : « Ils se levèrent, le poussèrent hors de la ville et le menèrent jusqu'à un escarpement de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie afin de le précipiter en bas. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla » (Luc 4/29-30). Seul un fantôme ou un revenant peut ainsi traverser des corps. De même il marche sur les eaux, comme si son corps n'avait aucun poids, et ses disciples croient voir un fantôme (*phantasma*) : Marc 6/48-49. Il se dérobe pareillement, disparaît aussi miraculeusement qu'il est apparu, aux Pèlerins d'Emmaüs : Luc 23/31. Après sa résurrection, ses disciples « saisis de frayeur et de crainte » quand il leur apparaîtrait croient voir un « esprit » (*pneûma*) : Luc 24/37. Dans l'évangile de Jean, il demande à Marie-Madeleine de « ne pas le toucher » (20/17). Puis il vient, tel un passe muraille, se faire voir de ses disciples, assemblés « portes closes » : 20/19 et 26. Assurément il y a de quoi troubler les esprits : qu'en est-il de quelqu'un qui passe ainsi au milieu des gens et des murs ?

Les docètes allaient jusqu'à prétendre que Jésus ne fut pas crucifié, mais qu'un autre le fut à sa place : Simon de Cyrène, le porteur de sa croix. On lit pareillement dans le Coran que Jésus n'est pas mort, et que quelqu'un d'autre a été crucifié à sa place : « Ils disent : 'Nous avons mis à mort le Messie, Jésus fils de Marie, l'envoyé de Dieu'. Non, ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié : un homme qui lui ressemblait fut mis à sa place, et ceux qui disputaient là-dessus ont été eux-mêmes dans le doute. Ils ne le savaient pas de science certaine, ils ne faisaient que suivre une opinion. Ils ne l'ont point tué réellement. » (Sourate 4, v. 156).

Il y a même une grande prudence à cet égard dans le symbole de Nicée, où, si on le lit bien, on voit qu'il n'est pas question de la *mort* de Jésus. On y lit en effet : « A souffert sa Passion, a été mis au tombeau, s'est redressé le troisième jour ». Comme si, même après avoir affirmé l'Incarnation, on éprouvait tout de même le besoin en quelque façon d'y mettre quelques limites, en évitant de parler directement de la mort du Sauveur. Cet évitement euphémisant est une variante de métonymie appelée métalepse, procédé d'essence propitiatoire ou consolatrice très fréquent dans le langage, où on dit le conséquent pour l'antécédent : ainsi « nous le pleurons » remplace « il est mort ». Cette pudeur, Holbein évidemment ne l'a pas eue.

Pensons aussi à ces *aphtartodocètes* du 6^e siècle, appelés ainsi d'après le grec, mais appelés aussi d'après le latin *incorruptibles*, ou *incorrupticoles*, qui prétendaient que le corps de Jésus était incorruptible, impassible (incapable d'éprouver une souffrance), et non mortel dès sa conception dans le sein de Marie. Leur position recoupe celle des monophysites, pour qui la nature uniquement divine de Jésus le séparait radicalement des autres mortels. Il est évident qu'à suivre cette option anti-incarnationniste, le tableau d'Holbein n'est pas pertinent.

Mais à l'inverse, il peut ne pas choquer du tout certains. D'abord ceux qui pensent qu'une image n'est qu'une image, qui ont une vision nominaliste et non réaliste de la représentation plastique : c'est le cas de beaucoup de protestants, en opposition avec les chrétiens catholiques et orthodoxes, qui restent encore dans une conception magique de l'image. Pour les premiers donc, l'idée de [blas-](#)

[phème](#) n'a pas de sens. Ensuite ce tableau ne choquera pas sans doute ceux qui nient la nature divine de Jésus, et pensent qu'il ne fut qu'un homme, même exceptionnel : étant comme nous, il nous rejoint de même dans la mort. Tels les ariens, disciples d'Arius, pour lesquels Jésus ne fut qu'un homme sur lequel avait passé un reflet, une ressemblance divins. Ou les adoptianistes, ou les nestoriens, ou encore les unitariens d'aujourd'hui : toutes pensées insistant sur l'humanité essentielle du Maître, qui put être « adopté » (intronisé) à un moment par Dieu, lors de son baptême ou de sa transfiguration par exemple, mais sans mettre aucunement en péril l'unicité ou la monarchie divine. Ces pensées évidemment, niant la divinité de Jésus, sont anti-trinitaires.

Pourtant le dogme de la double nature de Jésus, entièrement homme et entièrement dieu, a été affirmé au Concile de Chalcédoine (451). Mais ce concile qui a voulu établir une synthèse théologique me semble bien plutôt avoir touché la pointe extrême de l'état poétique, qui est, selon André Breton, celui où les contraires cessent d'être perçus contradictoirement. On voit qu'orthodoxie et surréalisme peuvent parfois avoir des points communs...

J'ai analysé cette dualité, entre un Jésus qui aurait été au départ un homme, ou bien dès l'origine un Dieu, dans mon livre [Les Deux Visages de Dieu – une lecture agnostique du Credo](#). Le premier scénario, celui à mon avis du Symbole des Apôtres, nous montre un homme qui devient Dieu ; et le second, celui selon moi du Symbole de Nicée, un Dieu qui devient homme. Il me semble bien difficile d'unir, comme le fait sans vergogne le catéchisme de l'Église catholique, les deux visions.

Si les négateurs de l'Incarnation sont apparus très tôt, très tôt aussi on les a diabolisés. C'est ce que font les deux épîtres de Jean : « Reconnaissez à ceci l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu, c'est celui de l'antéchrist, dont vous avez appris la venue, et qui maintenant est déjà dans le monde. » (1 Jean 4/2-3) Et encore : « Car plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde, qui ne confessent point que Jésus-Christ est venu en chair. Celui qui est tel, c'est le séducteur et l'antéchrist. » (2 Jean 1/7) On le voit : l'antéchrist (il vaut mieux dire, en calquant le grec, l'antichrist) peut prendre beaucoup de visages. À l'époque des lettres de Jean, c'était dit-on un certain Cérinthe qui était visé. Mais ici ce pourrait être celui qui par principe, au nom de la divinité essentielle de Jésus, refuserait un tableau qui pousserait à un point si extrême la réalité de l'Incarnation...

Je pense maintenant à ce pauvre Ignace d'Antioche (v. 35-107), évêque chrétien, père apostolique de l'Église. Il fut martyrisé, livré aux fauves, sous Trajan. Considérant qu'un disciple parfait du Christ doit imiter sa passion pour s'unir réellement à lui dans la souffrance, il voulut donc, pour défendre l'Incarnation, être l'incarnation vivante de sa thèse, et, poussant en quelque sorte jusqu'au bout sa critique de l'hérésie, il paya de sa personne pour critiquer l'erreur docète. Quel dommage qu'il n'ait pas mis, lui, des limites à l'Incarnation !

Enfin, Holbein nous montre froidement ce que nous sommes, par ce que nous deviendrons. Si on dit que ce tableau supprime la foi, c'est qu'on voit celle-ci fondée sur l'espérance d'une survie après la mort. Donc qu'on croit à ce que le Symbole des Apôtres appelle la « résurrection de la chair ». On oublie que même celle-ci n'est pas une certitude, mais précisément une espérance : « ceux qui se sont endormis dans l'espérance de la résurrection », dit admirablement notre liturgie. Et surtout, on oublie qu'on peut voir la résurrection non pas de façon littérale comme la réanimation d'un cadavre, mais de façon symbolique comme le redressement vivifiant que chacun d'entre nous peut faire dès cette vie-ci : la résilience. Le vrai problème n'est pas qu'il y ait une vie après la mort, mais qu'il y en ait une avant. J'ai analysé dans ma [*Source intérieure*](#) (éditions Golias, 2007) les modalités de ce sursaut, qui est à mon avis la seule tâche à faire dès cette vie-ci, pour ne plus être ces morts vivants que nous sommes la plupart du temps. Ce à quoi notre tableau ne fait pas du tout obstacle, mais en constituerait plutôt l'aiguillon, en nous en montrant l'urgence.

© Michel Théron – 2009